

UNE VIE BIEN REMPLIE.

Le 18 juin 2004, j'ai fêté mes quatre-vingt dix ans, entourée d'une partie de ma famille, soit cent trente personnes, car tout le monde n'a pas pu répondre à notre invitation. Outre le grand plaisir que j'ai éprouvé à voir ma seule sœur encore en vie, ma fille, mes nièces et neveux, mes petits enfants et arrière-petits enfants, tous heureux d'être réunis, j'ai été amenée à mesurer le chemin parcouru depuis ma naissance en Toscane en 1914.

Comme bon nombre d'immigrés italiens, nous sommes arrivés à Grasse au lendemain de la première guerre mondiale, à la recherche de travail. Mon père est venu d'abord seul, en éclaireur, a travaillé chez Tombarel, puis comme il supportait mal d'être enfermé, il est devenu terrassier et a participé, à ce titre, à l'empierrement de la route Napoléon, entre Saint-Vallier et Escagnolles. Ayant trouvé un logement, il a alors rapatrié la famille à Grasse en 1922.

J'avais donc 8 ans et tout ce que je découvrais m'enchantait. Nous habitions dans le quartier du Rouachier, à un quatrième étage, avec des fenêtres qui donnaient sur la place Martelly ; pour moi, c'était un régal de voir l'animation qui y régnait, surtout lorsque un cirque s'y installait. Notre appartement était très modeste mais avait l'eau courante et les sanitaires, ce qui n'était pas un mince avantage.

Je suis allée à l'école du Puy, rue de la Délivrance, puis, à 14 ans je suis entrée à l'usine Robertet, comme saisonnière pour la fleur de jasmin ; je pratiquais en particulier l'enfleurage tous les deux jours et, la saison terminée, je remplissais des échantillons de parfums avant qu'ils passent au flaconnage. Je faisais donc quatre fois par jour le trajet à pied le Rouachier-usine et retour. Or, mes parents ont acheté en 1930 une propriété aux Basses Ribes, ce qui allongeait mon trajet et le rendait difficile en hiver, la nuit tombée. J'étais donc décidée à trouver un autre emploi.

J'avais dix-huit ans et j'ai eu la chance de pouvoir me placer dans une grande maison de la bourgeoisie grassoise, comme « nounou », autrement dit de m'occuper des quatre enfants sur les cinq que comptait la famille ; quand les enfants grandiront, je serai conservée aux côtés des autres domestiques, mon rôle variant selon les besoins. Lorsque je me suis mariée, je suis restée en place, on nous a attribué un logement au rez-de-chaussée de la maison et ma fille y est née en 1937.

Lorsque la guerre a éclaté, mon mari a été mobilisé et rapidement fait prisonnier. Mes patrons nous ont gardées, ma fille et moi, et nous ont affecté une chambre à l'intérieur même de leur maison. J'avais alors un rôle essentiellement de cuisinière et devais m'occuper du ravitaillement pour quinze personnes : combien d'heures avons-nous passé, ma fille et moi à faire la queue pour obtenir les denrées auxquelles nous avons droit avec les tickets ! Les deux mois d'été étaient les plus agréables parce que toute la famille s'installait dans la propriété de montagne, où l'on ne manquait de rien : lait à volonté, légumes, viande...

Lorsque les Allemands ont occupé Grasse, ils ont exigé qu'un officier et son ordonnance soient logés dans la maison : leurs chambres étaient tout à côté de la notre, mais leur attitude a toujours été très correcte.

Nous étions en sécurité, à la grande satisfaction de mes parents, que nous allions voir chaque dimanche, après la vaisselle ! Et, une fois par mois, nous rendions visite à la famille de mon mari, à Fayence.

Lorsque Grasse a été libérée, nous étions à la montagne et, deux jours après, nous avons dû faire, ma fille et moi, quatorze kms à pied pour atteindre l'arrêt du car qui nous a descendues en ville, en pleine ébullition. Mais nous étions en souci car, depuis onze mois, nous étions sans nouvelles de mon mari. Détenu dans la région de Dresde, les communications étaient complètement coupées ; libéré par les armées russes, son retour a demandé du temps : un dimanche de mai 1945, la nouvelle arrive qu'il est en gare de Cannes et qu'un car va le conduire à Grasse. Quelle émotion ! Il débarque d'un car plein de prisonniers, place de la Foux, à côté du café Baudino.

Nous avons retrouvé notre appartement du rez-de-chaussée de la grande maison que nous avons occupé jusqu'en 1957, année où nous avons acquis une maison à Saint-Jacques. Mais j'ai continué à servir un patron qui, au fil des ans, s'est attaché à nous, mon mari devenant son homme de confiance jusqu'à son décès en 1982, et moi, qu'il a voulu auprès de lui jusqu'à sa mort, à l'âge de cent un ans. De la sorte, j'ai été à son service de dix-huit ans à soixante dix ans !

Pendant la fête familiale que ma fille a organisée pour mes quatre-vingt dix ans, je me disais que la petite immigrée de Toscane avait connu bien des changements dans une vie bien remplie et qu'elle était devenue une vraie provençale. Témoin, cette farandole, animée par un fifre et un tambourin, qui a clôturé cette magnifique journée.

Ce témoignage a été enregistré au domicile de Madame G. M. le vendredi 24 juin 2005.